

---

# LA SITUATION EN HOLLANDE

---

La Hollande est une *terra incognita* pour l'étranger. Pardon pour ce misérable mot, car nous autres, socialistes, nous qui n'avons pas créé les frontières politiques qui séparent un peuple d'un autre, nous n'avons qu'une patrie, c'est la terre, et les habitants de cette terre sont pour nous, non pas des étrangers, mais des frères ayant tous les mêmes droits. Mais ce mot sert à indiquer tous ceux qui n'habitent pas ce petit coin oublié.

Oui, on sait bien que là, au nord, se trouve un petit pays qu'on appelle la Hollande, et ceux qui connaissent l'histoire, savent que les habitants de ce pays furent jadis des ennemis de la tyrannie, qui chassèrent le plus puissant monarque, Philippe II d'Espagne, de leur territoire, qu'ils furent des champions de la liberté religieuse et politique ; qu'ils offrirent un refuge aux victimes de l'édit de Nantes, et qu'ils ne repoussèrent pas les libres-penseurs de France, par crainte de leurs ouvrages. Mais cela regarde le passé, non le présent.

Henri Havard a parlé, dans son livre sur la Hollande, des villes mortes du Zuyderzee, mais le pays tout entier est un pays mort pour les autres nations.

C'est surtout sa langue qui en est cause ; car ce petit peuple a sa langue propre qui est seulement comprise par les quelques millions d'habitants de ce pays. Il y a très peu de personnes qui peuvent comprendre cette langue et c'est pourquoi il semble qu'un mur chinois sépare notre peuple des autres. Une conséquence de cet isolement est que les anciennes coutumes se sont maintenues ici avec une certaine opiniâtreté qui nous a donné le nom de Chinois de l'Europe.

Quand il arrive quelque chose en Belgique, c'est connu partout, mais les événements de la Hollande ne sont pas plus connus que ceux de la Chine. Par les journaux français, édités en Belgique, on peut y suivre le mouvement mais en Hollande, c'est tout autre chose. On ne peut en lire les journaux et c'est pourquoi on n'en sait presque rien, joignez-y la disgrâce dans laquelle nous sommes tombés depuis le

---

Congrès socialiste de Bruxelles, de la part des grands-prêtres du socialisme, et on comprendra que, même dans le mouvement socialiste, on attende très peu de nous. •

Et cependant cela vaut bien la peine de voir comment tout marche ici. Cet hiver nous avons eu des troubles dans le nord du pays, qui furent assez graves. C'était une vraie jacquerie, dans laquelle il y eut des tués et des blessés, et maintenant il y a bien une cinquantaine de personnes qui gémissent dans les prisons par suite de ces troubles.

La Hollande n'est pas un pays industriel, mais plutôt agricole. Excepté Twente, Tilburg, Maastricht et les grandes villes, l'industrie n'est pas la chose principale. On sait comment il est difficile d'introduire le socialisme parmi les laboureurs, mais quand on voit qu'à Leeuwarden, la ville principale de la Frise, dix ou douze mille personnes ont manifesté le 1<sup>er</sup> Mai pour la journée de huit heures, on comprendra l'étendue et la force du Mouvement socialiste. Et dans les autres provinces, excepté celles du Sud, qui sont principalement cléricales, l'esprit est aussi bon et fort, de sorte que nous ne craignons pas qu'une révolution dans les villes soit massacrée par la campagne. On a trop négligé la campagne, et n'est-ce pas vrai qu'en 1848 comme en 1871, le mouvement socialiste à Paris a échoué, parce que la voix de la ville n'avait point d'écho dans la campagne ? Les fautes du passé doivent, en nous instruisant, nous garantir contre leur retour.

I Le peuple hollandais est flegmatique. Il n'a pas l'élan qui fait naître au moment inattendu des héros. Il n'a pas l'enthousiasme prompt, mais quand il a une fois compris les idées socialistes, il ne recule pas. Quand on se figure le courage et la persévérance de ses ancêtres pour conquérir un pays, qui est partiellement au-dessous du niveau de la mer ; quand on se représente comment ce peuple ne cesse de lutter encore contre un des éléments les plus terribles, la mer ; quand on sait que l'emblème de la Zélande : un lion nageant sur les vagues avec la devise : *Luctor et emergo*, convient pour le pays entier, on comprend le naturel d'un peuple qui demeure *tranquillus in undis*.

Il faut lire les œuvres magistrales de Motley, l'historien américain, qui décrit avec beaucoup de verve la naissance de la République néerlandaise, et aussi le livre de Busken Fluët : *Le Pays de Rembrandt*, pour se former une idée du courage et de la persévérance du peuple néerlandais.

Après la période de gloire et d'énergie, dans laquelle ce petit peuple joua un rôle prépondérant dans le concert européen, dans laquelle son drapeau tricolore flottait sur les océans et était respecté partout, après cela vint une période de décadence. Au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, époque de splendeur, succéda le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui vit le déclin de son énergie. Pour voler et piller, il faut avoir de l'énergie et du courage, et tous les peuples coloniaux furent des voleurs et des pillards.

Mais une fois les maîtres, ils perdirent cette énergie, et les fils des héros-pirates devinrent de prudents conservateurs.

On était trop riche; l'emblème du Hollandais du XVIII<sup>e</sup> siècle est le bourgeois satisfait, assis sur un coffre-fort en fumant son tabac et ne désirant que le repos. -

L'esprit d'initiative disparut, et le peuple qui un instant avait été à la tête du mouvement progressif et libertaire, en forma la queue.

Quoique affaiblis, les traits et le caractère de la race n'ont pas encore disparu tout à fait. Il y a quelques années, la mort régnait dans la politique, et quand le congrès de l'Internationale eut lieu en 1872, l'esprit des ouvriers se montra très hostile. Un des délégués disait alors : « Ce sont des bêtes ». Arrivés dans le mouvement très tard, nous avons surpassé les autres, et, sans forfanterie, nous pouvons dire que le mouvement socialiste chez nous égale celui de l'Allemagne. On pourrait se demander s'il n'est pas supérieur en profondeur, dans ce moment où l'Allemand gagne si rapidement en largeur.

Nous avons paré toutes les phases de chaque mouvement réformateur, c'est-à-dire la période de négation, de silence, puis la période de raillerie, de calomnie, et enfin la période de persécution.

Il y a une dizaine d'années, quand les produits agricoles comme le beurre et le fromage, élevèrent leur prix, les paysans connurent la prospérité.

quand • on voit les fermes • en Hollande, surtout les palais des paysans en 'Groningue, on doit admettre que rien au monde n'égalait alors la richesse de ces contrées.

Il fut témoin d'un luxe inouï : Par exemple, on vit des cuillers et des fourchettes en or, même des pots • de chambre du même métal. Mais la crise vint et des milliers d'habitants, hier si riches, sont maintenant pauvres ou sur le seuil de la misère.

Il n'y a pas longtemps qu'une enquête fut faite sur la situation des paysans et de l'agriculture. Du résultat, nous ne dirons qu'un seul mot : la condition de l'agriculture est nettement défavorable ». La situation est non seulement « loin d'être satisfaisante, mais beaucoup plus grave que beaucoup, faute) d'avoir vu les choses de près, ne sont portés à le croire ».. Et ailleurs : « Le bien-être a diminué presque partout, même là où les circonstances étaient favorables », mais, « là où ces circonstances favorables n'existent pas, où le sol est maigre, la décadence touche aux limites de la pauvreté, si elle ne les a dépassées déjà ».. Depuis 1881-87, le produit de l'agriculture a diminué de onze millions de francs<sup>1</sup>

La plupart des paysans ont pour aliments du pain noir (pain de seigle), des pommes de terre, un peu de graisse ou bien de l'huile de navette. Des hommes et des femmes qui, pour un travail de qua-

torze heures, reçoivent une nourriture insuffisante, et tout en travaillant ils souffrent de la misère avec leur famille.

Voici quelques réponses de l'enquête parlementaire :

Demande. — Chez vous on mange rarement de la viande ?

Réponse. — Rarement ou jamais.

Demande. — Et dans v6tre famille ?

Réponse. — Chez moi, cela n'arrive jamais.

D'emande. — Vous ne mangez jamais de lard ?

Réponse. — Parfois.

Demande. — Votre nourriture consiste donc en pommes de terre avec de la graisse et en légumes ?

Réponse. — Il n'y a pas toujours de légumes. Avec un salaire hebdomadaire de 16 francs et une famille de dix personnes (homme, femme et huit enfants), c'est trop cher.

Les réponses de ce genre se répètent à l'infini ; l'enquête en est remplie.

Au lieu d'être surpris que le peuple, en désespoir, commence à se révolter, on devrait l'être que cela ne soit pas arrivé plus tôt ; mais la cause est facile à trouver : le peuple est épuisé et soumis par... faiblesse.

La misère dans un si riche pays est navrante, non pas seulement dans la province de Frise, qu'on appelle ici l'Irlande néerlandaise, mais partout.

Une petite enquête sur la situation des ouvriers en Frise, révèle des conditions presque incroyables.

Un charpentier donne la liste de ses heures de travail pendant les années 1872-87.

Les voici pour quelques mois :

Avril 1877	368 heures	Juin 1879	404 heures
Mai 1876	393	Juillet 1876	401 »
» 1880	429	» 1877	406 »
» 1881	395 >>	» 1878	390
Juin 1873	407 >>	» 1887	400 >>

Comme moyenne, on a pour le mois de mai, 16 heures par jour, hormis le repos.

Pour les boulangers la journée est aussi de 15 à 16 heures, même de 18 et 19 heures. Les cordonniers de même. Dans les briquetteries, en été la journée est de 14 heures, en hiver de 10 heures 1/2 et au printemps comme en automne de 12 heures.

Voici un témoignage assez triste mais caractéristique :

Le soussigné est un vieillard, qui en juillet 1890 avait atteint l'âge de 80 ans.

e 11 a travaillé incessamment pendant 6 années comme tanneur, c'est-à-dire pendant 42 années chez le père et pendant 25 années chez le fils.

Il a gagné depuis son mariage jusqu'à l'âge d 56 ans, en été et en hiver, 3 florins (six francs) par semaine, auquel s'ajoutaient fl. 30 (soixante francs) par an comme pourboire. Il avait une maisonnette et un petit jardin.

En 1887, il tomba malade et ne put dès lors travailler la tannerie.

Depuis ce temps, , il demeure encore dans la maisonnette, quoique souvent menacé d'être mis dehors : voilà tout ce que le patron fait pour lui. Il reçoit de l'assistance publique fl. i 25 (deux 1/2 francs) par semaine. Aucun de ses enfants ne peut l'assister.

Sa femme est morte et, complètement seul, il passe sa vieillesse dans le triste abandon de cette maisonnette.

Le patron est un des plus riches citoyens de la commune ; ses filles fréquentent les stations balnéaires de l'Allemagne chaque fois que leur santé le réclame. Il est administrateur de la caisse d'épargne et souvent il fonctionne dans l'église.

Ce monsieur a gagné beaucoup >>.

C'est tout un roman, n'est-ce pas? Et cependant ce n'est pas une exception, c'est *unuem e muftis*.

Pour les laboureurs le salaire annuel varie entre 180 et 290 florins (trois cent soixante et cinq cent quatre-vingts francs); pour les manœuvres 230 et 350 florins (quatre cent soixante et sept cents francs); pour les femmes 30 et 75 florins (soixante et cent cinquante francs) et pour les enfants 20 et 40 florins (quarante et quatre-vingts francs).

Même, nous le savons par expérience, les salaires sont encore beaucoup moins élevés dans certaines parties du pays. Il y a des villages où ils descendent à des chiffres inimaginables. En certains endroits il atteint à peine 100 florins (deux cents francs) par an ; nous connaissons une contrée où 80 florins (cent soixante francs), même 50 florins (cent francs) constituent les salaires de toute l'année. La misère y est la compagne fidèle d'une population sobre et industrielle.

La Société Nouvelle de février 1893 a publié un article de : *Les Troubles en Hollaude*, dans lequel on trouve les mêmes chiffres. C'est une répétition, mais il ne peut en être autrement, car il est impossible de changer les chiffres.

Dans la province de Frise, qui a une population de 300.000 personnes, 1,284 personnes ont émigré l'an passé pour l'Amérique, obligées d'aller demander à un autre pays ce que leur patrie (!) leur refuse.

En Groningue la situation est un peu meilleure. Dans une brochure on raconte que les laboureurs commencent l'été à 3 heures du matin, l'hiver à 4 heures. Les hommes demeurent dans la ferme et non dans leur famille. Ils gagnent 150 florins (trois cents francs) par

an. Quand la femme gagne encore en été 50 florins (cent francs), le salaire est de 200 florins (quatre cents francs), moins de 4 florins (huit francs) par semaine. Quand la famille est composée de quatre enfants comme moyenne, cinq personnes doivent vivre avec ces 4 florins, c'est-à-dire avec 80 cents 0 fr. 60) par semaine et par tête moins de 12 cents (24 centimes) par jour. La vie des laboureurs dans la ferme est misérable. Leur domicile est un taudis comme pour les porcs et là ils vivent en hiver *sans feu et sans luntia-e*. Hommes et femmes vivent 'pêle-mêle, même leurs bois de lits sont en contact immédiat. On comprend que cela ne se passe pas si innocemment qu'on le dit généralement. Lisez « la Terre » de Zola ; la description qu'on y trouve a beaucoup de ressemblance avec la vie des pauvres laboureurs en Groningue.

Pour se faire une idée de la misère de ces gens, « libres » il faut comparer ce que coûte l'entretien des prisonniers, qui n'est pas luxueux du tout, avec leur salaire. Par tête et par jour, on paie pour l'entretien du prisonnier 73 5 cents (147 c.), soit 7 fois 73 5 fr. 5.145 (10 fr. 29) par semaine ou pour une famille composée d'une femme et de 4 enfants que l'on considère comme équivalant à deux adultes, 4 fois 5. 145 fr. 20 58 (41 fr. 16).

O quel bonheur d'être un travailleur « libre »

L'émigration est très forte et le chômage augmente de plus en plus.

Le petit patron, le petit bourgeois vont périr. Le nombre des patrons, qui travaillent pour eux-mêmes va toujours en diminuant. Voici des chiffres authentiques :

	1851	1879
Poêliers	3223	1749
Constructeurs de moulins	616	587
Tisserands	655	484
Cordiers	477	437
Voiliers	1922	326
Meuniers	3716	3213
Huiliers	544	480
Sauniers	155	53

Au contraire, le nombre des intermédiaires augmente toujours. Mais quand on sait que le nombre des fallites à augmenté de 335 en 1875 jusqu'à 844 en 1888, on comprend que la situation du petit commerce ne soit nullement florissante.

Sur le nombre des personnes cultivant de 1 jusqu'à 20 hectares, la proportion est celle-ci :

Années	Nombre des propriétaires	Nombre des fermiers
1882	61.9 %	38.7 %
1884	60.3 »	39.7 »

Pour l'élevage, le même phénomène se produit :

Années	Nombre des propriétaires	Nombre des fermiers
1879	69	3 <sup>1</sup> / O
1887	»	35.9 '»

On voit que le sol fut miné, lorsque le socialisme apparut..

L'avenir des paysans est la ruine complète comme celui de la classe moyenne en générale. Le système capitaliste fait des victimes dans tous les rangs de la société.

Le socialisme est devenue une puissance formidable. Presque dans tous les villages de la Frise et de Groningue nous avons des sections et quand nos orateurs viennent donner des conférences, on vient de loin pour entendre la voix de l'évangile, car pour ces pauvres, ces déshérités, la prédication du socialisme est vraiment une bonne nouvelle, un évangile. Dans la *Revue del' Evolution* du 01 juillet 1892, Duc Quercy a écrit un article sur la Hollande socialiste, dans lequel il dit :

C'est à Leuwarden que la démonstration fut la plus imposante. De ma vie je n'oublierai le spectacle que j'ai là sous les yeux : On s'était donné rendez-vous aux abords de la ville, à la lisière des champs, dans un vaste terrain ouvert sur une magnifique envolée d'horizon et j'avoue que j'eus un sursaut au coeur, quand, massés par villages, je vis défiler ces milliers de paysans frisons, avec la régularité d'une armée. Ils arrivaient, en colonnes, de toute les routes à la fois, — les uns de très loin, comme les laboureurs du Bilôt, alors en grève depuis huit mois — rangés quatre par quatre, hommes, femmes, enfants, tous les âges et tous les sexes mêlés, battant la chaussée en conquérants et chantant, sur l'air de notre *Marseillaise*, l'Hymne des travailleurs. Tous avaient mis au vent leur plus beaux habits. Les femmes, sous la coiffe de dentelle, portaient le casque d'or hérité des grands parents, avec les lourdes pandeloques tremblant aux tempes. En tête de chaque colonne, malgré les agents des paysans déambulaient, le mousqueton chargé sous le bras, un gars arborait très haut le drapeau rouge du village, orné au centre, du portrait de Domela Niuwenhuis, qu'enguirlandaient des branches vertes.

D'autres avaient gagné Leuwarden en chemin de fer, prenant, à la suite, plusieurs trains d'assaut ; et d'autres enfin, plus amoureux de tradition locale, ou d'un sens décoratif plus affiné, s'y rendaient sur ces bateaux pansus à voiles brunes, que promènent à travers leurs toiles les vieux maîtres hollandais et qui, d'un canal à l'autre, vont et viennent, à l'intérieur des terres.

Quelle pittoresque description! et je ne m'étonne pas que ce spectacle ait vivement frappé notre ami. Et certainement il est surprenant que la population agricole soit conquise en grande partie au socialisme. Depuis quelque temps un district agricole, nommé Schoterland, a eu

comme député à la Chambre un socialiste, c'est-à-dire l'auteur de cet article et quand on sait que le suffrage est très restreint, environ 300.000 électeurs dans tout le pays, presque un quart des adultes masculins, on admettra que la force du socialisme doit être très grande. Ce siège a été perdu, parce que le radicalisme, qui s'efforce partout de recueillir les fruits que les socialistes ont semés, a eu, de commun accord avec tous les autres partis, le triste courage de chasser l'unique représentant des intérêts ouvriers.

Mais nous ne sommes pas ici des socialistes parlementaristes, qui attendent du parlement le triomphe de leur cause, et c'est pourquoi nous ne visons pas avant tout à posséder un grand nombre de sièges à la Chambre. Nous avons l'idée que ce n'est pas la puissance politique qui règle les phénomènes économiques, mais qu'au contraire ce sont les phénomènes économiques qui donnent leur cachet au mouvement politique. On peut vérifier la justesse de cette idée en comparant l'Angleterre et l'Allemagne. En Angleterre, où on n'a pas un seul député socialiste au parlement, mais où le mouvement ouvrier est le plus avancé du monde, où les Trades-Unions forment une puissance formidable, la législation ouvrière est la plus étendue presque de l'Europe. Pourquoi? Parce que les ouvriers très bien organisés ont forcé les membres du parlement à s'occuper de leurs intérêts. Au contraire, en Allemagne, on trouve des députés socialistes au Reichstag depuis vingt-cinq années, et qu'est-ce qu'ils y ont fait? La législation ouvrière n'y signifie pas grand'chose. La raison, c'est que la force des ouvriers, le développement économique n'est pas si avancé.

Partout où le parlementarisme l'envahit, le socialisme gagne peut-être en largeur, car tous les mécontents se rangent avec leurs votes parmi les socialistes, mais il perd en profondeur. On devient soi-disant pratique, mais on perd le caractère carrément révolutionnaire que Marx et Engels ont magistralement défini dans le Manifeste communiste. Auparavant on disait toujours que l'oppression économique est la base de la servitude sous toutes les formes — misère sociale, abaissement moral et intellectuel. Mais maintenant une partie des socialistes et la plupart des Allemands sont d'accord avec Bebel, déclarant au Congrès d' Erfurt Avant tout, nous devons conquérir la force politique et l'utiliser, afin de pouvoir conquérir la force économique par l'expropriation de la, société bourgeoise. Quand la force politique sera en nos mains, le reste ira de soi <c findel sich das weitere von selbst >>. Qu'est-ce à dire? Est-ce que l'impuissance économique peut conquérir l'omnipotence politique? Depuis quand les moyens politiques d'une classe sont-ils autre chose qu'une représentation des moyens économiques. Voilà où on arrive par le parlementarisme.

Non, comme un socialiste l'a dit avec tant de sagesse : l'esprit des

lois est dans le ventre du législateur, la quintessence des lois est définie par le sac d'argent du législateur.

Nous autres, socialistes révolutionnaires, nous cherchons notre force non pas dans le parlement, mais au dehors, parmi le peuple lui-même, et c'est pourquoi nous ne visons pas à faire entrer un grand nombre de députés dans la Chambre. La question sociale ne trouve pas sa solution dans les parlements (ce point de vue naïf et utopiste n'est pas le nôtre) mais dans la rue, et on verra, comme cette année en Belgique, le même parlement refusant tout quand la rue est calme, se faire conciliant dès que le peuple descend dans la rue. C'est la force qui règle le monde, ou du moins c'est la peur de la force.

Ici, nous avons vu la même chose. Les pauvres crèvent de faim et l'assistance publique ne donne que dans les cas extrêmes. Les ouvriers avec femmes et enfants sont venus exiger du pain. Il y a eu des révoltes, des vitres cassées, des représentants de l'autorité frappés, et après on a donné du pain. Naturellement, les soldats sont venus en même temps pour étouffer toute tentative de violence. L'état de siège a été proclamé, mais au lieu de se sentir opprimée, jamais la propagande socialiste n'a été si grande que pendant cette année. La mauvaise volonté des autorités apparut évidente; on vit que les réclamations des familles affamées étaient reçues avec du plomb, et alors beaucoup ont adhéré au socialisme.

Peut-être on pense que c'est un fait passager ; mais non. L'hiver prochain on en aura la répétition, car le chômage ne diminue pas et la faim reviendra nécessairement, car tant que la cause n'est pas supprimée, les conséquences restent les mêmes.

1.22 gouvernement a perdu du terrain et le socialisme en a gagné.

La preuve la plus éclatante c'est qu'on va augmenter les brigades des maréchaussées. Ce simple fait vaut des volumes d'arguments.

A Amsterdam, il y a une guerre de guérilla entre le peuple et la police. Pendant la visite que la reine fait toutes les années à la capitale pendant six jours, chaque soir on a eu des rixes et des batailles avec les agents. L'autorité accumule bêtises sur bêtises. Il n'y a pas longtemps, le bourgmestre défendait de chanter dans la rue. Depuis on chante partout ; le policier frappe quand il peut, mais quand il frappe d'un côté les chants commencent d'un autre côté, et la police n'y peut rien. Seulement l'autorité est minée par de telles sottises. Aucun parti n'ose maintenant tenir une assemblée publique avec libre discussion, car les socialistes sont partout et profitent de chaque occasion pour propager leurs principes. Il y a même des sociétés où on a défendu dans les statuts d'accepter des membres socialistes. Les catholiques commencent aussi à s'organiser pour exploiter le socialisme et continuer la domination du capitalisme.

Je me souviens qu'au Congrès de Paris, chaque nationalité demandait pour soi l'honneur de posséder le pire des bourgeois.. Le bourgeois hollaridais peut aborder un tel concours et il a beaucoup de chance d'obtenir le prix, car il est le type complet du parvenu, courbé devant quiconque a plus d'argent que lui, tyrannique pour quiconque est mis par la pauvreté en sa puissance. Il oublie jusqu'aux formes que prescrit la civilité et dont un vrai gentilhomme ne se départit jamais.

Un exemple unique, en/son genre : Lorsque, j'étais député, aucun des membres de la Chambre n'avait le courage de converser avec moi, à peine si quelques-tins me saluaient. Pendant près de quatre années je fus traité comme un lépreux. Où trouve-t-on le pendant d'un esprit tellement borné ?

Nulle part, il ne ressort d'une façon plus distincte que l'émancipation du prolétariat ne peut être que par le prolétariat lui-même, que tous les partis sont une masse unie contre le socialisme. 01.11 fut le premier, dans la Chambre, à réclamer du ministre qu'il envoyât des soldats dans les contrées où la population crevait de faim ? CeSt un radical; un riche paysan, élu avec l'aide de quelques socialistes, parce qu'il coquetait dans ce temps-là avec le socialisme. Si la lutte entre socialistes et radicaux est tellement violente, c'est peut-être parce que le manque d'honnêteté n'est dans aucun parti aussi grande que chez les radicaux. Ils feignent d'aimer l'ouvrier, mais en réalité, ils ne sont que des ambitieux, des libéraux mécontents, qui font de l'opposition parce qu'ils convoitent la place des gouvernants, suivant la devise : *ôte-toi de là que je m'y mette.*

Le mécontentement est terrible et quoique le ministère libéral tâche de conjurer la tempête par un projet de loi électorale, par laquelle le nombre des électeurs augmenterait de 300,000 à 800,000, les socialistes ne se laissent pas leurrer par de petites réformes qui favoriseraient l'entrée à la Chambre de quelques ambitieux et augmenteraient simplement le nombre des satisfaits.

La situation est fort sérieuse et si l'esprit du peuple était partout ce qu'il est dans certains partis du nord, la révolution pourrait éclater sans nous inspirer d'inquiétude pour le résultat. Mais il y a encore un nouveau danger. Supposez qu'une révolution politique réussit et que la maison d'Orange, par exemple, soit déclarée déchue du trône, qu'une série de réformes dans l'intérêt du peuple, le grand souffre-douleur de tous les temps, fût introduite, quel en serait l'effet ? L'empereur d'Allemagne, le plus puissant barbare du temps présent (après son oncle Alexandre III), l'ami de notre régente, une princesse allemande, accourrait avec ses cohortes pour rétablir l'ordre, comme on dit dans la langue diplomatique.

Et nous serions massacrés et annexés. La situation a beaucoup de ressemblance avec celle qui précéda la Révolution de 1789. Nous avons

alors un stadhouder, le prince Guillaume V, marié avec une princesse prussienne, et lorsque l'opposition augmentait dans le pays d'une manière inquiétante, une armée prussienne venait consolider la position du prince. Mais peu après, celui-ci préférait fuir en Angleterre plutôt que de s'exposer au même sort que Louis XVI. Les Orange ont toujours eu une remarquable qualité, celle de savoir fuir au premier danger et de revenir aussitôt le danger passé. Eh bien ! il en résulte une position très compliquée, mais en même temps on voit par cela que notre cause est internationale, Si nous avons la certitude que dans le cas où une révolution politique éclaterait ici, les socialistes allemands prendraient une attitude si menaçante que l'empereur, par crainte de troubles intérieurs, n'oserait risquer une guerre, nous aurions plus de chances de réussir. Si aucune intervention extérieure n'était à redouter pour nous, nous arrangerions nos affaires d'une manière satisfaisante.

Maintenant les troubles ne sont que des batailles d'avant-poste, dans lesquelles on peut s'exercer pour le grand jour qui approche de plus en plus.

Nous n'oublions pas qu'une série d'escarmouches précède toujours une grande révolution, ainsi que Taine l'a démontré si justement. Le déterminisme, que nous acceptons, nous dit que les révolutions ne tombent pas du ciel pour donner aux hommes en une fois tout ce qu'ils désirent. Bien des causes doivent auparavant avoir miné les fondements de l'état et de la société. Ce travail souterrain est dans les meilleures mains, car une bourgeoisie stupide et bornée ne reconnaît jamais les signes du temps que lorsqu'il est trop tard. Chaque faute du gouvernement est exploitée et l'expérience nous dit que les arrêts des tribunaux ont été toujours un des moyens les plus sûrs pour gagner l'opinion publique. C'est la dernière espérance de la bourgeoisie. L'armée et la justice étant entre ses mains, l'avenir du peuple travailleur est ciste et sombre. Mais la confiance dans l'armée n'est pas si forte qu'autrefois.

Il n'en est peut être autrement, surtout dans un pays comme le nôtre, où, par le système de recrutement, semblable à celui de Napoléon I<sup>er</sup> qui l'a introduit, l'armée est purement une armée prolétaire. Les idées socialistes marchent, et les fils des socialistes qui entrent dans l'armée y font une propagande très vive qui inquiète les gouvernants. Il n'y a pas longtemps, le drapeau rouge flottait sur une caserne d'Amsterdam. Et, quoi qu'on dise, on n'est pas complètement sûr de l'armée et, quand le dernier rempart de la bourgeoisie sera pourri, le dernier jugement de tant de cruauté et de bassesse ne peut se faire attendre. Puisse-t-il être le dernier ! Mais nous sommes persuadés qu'une seule révolution ne suffit pas, que par la prochaine révolution, tin' è ère des révolutions va s'ouvrir, Nous craignons, surtout, que la petite bour-

geoisie avec l'aristocratie des ouvriers ne forme un cinquième état, qui, une fois vainqueur, ferme la porte derrière lui, montrant le même exclusivisme envers le cinquième état, qu'auparavant le troisième envers le quatrième d'aujourd'hui. Si je ne me trompe, j'aperçois des signes qui indiqueraient que le socialisme, en divers pays, commence à s'embourgeoiser comme en Belgique et en Allemagne, et c'est un danger partout où on cherche son salut dans le parlementarisme. On va canaliser le socialisme, pour me servir d'une expression pittoresque, employée par d'autres.

Enfin la justice montre le caractère de la lutte des classes d'une manière formidable. Dans ces derniers temps, les arrêts sont draconiens envers les ouvriers et une comparaison avec les arrêts prononcés contre la bourgeoisie serait intéressante. Par exemple le capitaine d'un steamer américain a tué, avec un revolver, un machiniste. L'opinion publique est si forte que le tribunal est forcé de commencer un procès, mais on laissa au capitaine la liberté de faire encore deux voyages à New-York, de sorte que s'il voulait s'enfuir, il en avait toute facilité. Et l'arrêt? Seulement trois mois de prison. En même temps, voici un pauvre ouvrier qui a braconné deux lapins, il est attrapé et le tribunal le punit de trois mois de prison. La conclusion? Qu'aux yeux des juges bourgeois un machiniste vaut deux lapins! De cette manière, on a un tarif pour les délits qui montre la valeur insignifiante qu'un ouvrier représente à leurs yeux. Des étudiants ont causé la mort d'une femme, à Utrecht et la punition est de deux semaines pour le principal malfaiteur. A Amsterdam, il n'y a pas longtemps, un étudiant ivre, cause la mort du piqueur d'un manège auquel il avait jeté un verre de bière à la tête. Les médecins déclarent que le piqueur souffrait d'un mal de coeur et que c'est ce mal, et non le verre de bière, qui a causé la mort. Depuis lors, les socialistes ont demandé si on voulait résoudre le problème: comment peut-on provoquer chez quelqu'un une maladie de coeur avec un verre de bière? D'où cette anecdote, très bien réussie, qui est en cours: dans une auberge, deux ouvriers ont une querelle entre eux. L'un d'eux dit: Taisez-vous, ou bien je vous jette un niai de coeur. Et l'autre de répondre: Je vous en défie, car pour cela vous n'avez pas assez d'argent.

Un tel exemple prouve le respect que l'on a pour la justice!

Nous pourrions ajouter nombre d'exemples, pour prouver à quel point notre justice est un pur reflet de l'état des classes dans lequel nous vivons.

On a donné une année et demie de prison pour des délits insignifiants parce que l'accusé était socialiste.

Un des nôtres est invité à comparaître devant le juge à Leeuwarden il avait une cinquantaine de témoins à décharge. Sur le bateau à vapeur qui amenait l'accusé avec ses témoins de Harlingen à Leeuwarden, le

drapeau rouge avait été hissé, et la musique les accompagnait, jouant le chant des prolétaires et nos autres chansons. Ce fut une formidable démonstration, très désagréable à l'autorité. L'accusé était une *persona ingrata*, car, l'année passée, comme la régente rendit une visite à la province de Frise, avec la jeune reine, il s'était rendu à l'audience solennelle avec du maïs en eau sur une assiette, pour laisser voir de quelle manière le peuple de Sa Majesté se nourrissait. Le gouverneur, de la province lui défendit de faire cela, mais les journaux l'ont raconté et naturellement cela ne fut pas sans influence, sur l'arrêt, il fut condamné, pour quelques petits délits, à une année de prison.

Tout cela irrite la population d'une manière incroyable. La justice et la police sont l'objet d'une haine formidable et nous ne serions pas surpris, qu'un jour, cette haine éclatât. Alors, le peuple dira comme à George Dandin : *Tac l'as voulu*.

Oui, la situation est grave, et quand on sait que le peuple hollandais a un caractère doux et flegmatique, on peut se rendre compte que des révoltes en Hollande ont une signification bien plus grande qu'en Italie ou dans un autre pays méridional.

On pense que la force des baïonnettes est encore suffisante pour réprimer toute tentative, de secouer le joug du capitalisme, mais cela ne durera pas éternellement, et, comme un écrivain français l'a très bien dit Les baïonnettes peuvent servir pour tout, mais pas pour s'asseoir. Eh bien ! La seule base du gouvernement est la violence, et il s'apercevra que dans la violence, il trouvera un joui son châtement.

N'est-ce pas inadmissible que, dans un pays où toutes les conditions sont réunies, pour assurer le bien-être à tous, la majorité soit si malheureuse ? Car, nous avons un sol fertile et riche, des ports de mer excellents, des communications satisfaisantes, des capitaux énormes, une population tranquille et laborieuse, en un mot, tout ce qui est nécessaire pour procurer le pain et la prospérité à tous. Et cependant, ce peuple riche, laborieux et doux, est la dupe d'une bande de riches qui dispose arbitrairement de toutes les ressources et se repaît dans le luxe et l'abondance.

Telles sont les causes des troubles en Hollande qui dureront aussi longtemps que la pauvreté, la misère, seront à l'ordre du jour. Mais, comme ailleurs, le socialisme prépare la population à s'emparer de tout et il suit, ici, la voie que nous croyons la meilleure, c'est-à-dire : *agiter, organiser et enfin révolutionner*.

F. DOMELA NIEUWENHUIS

---